

COLLECTION ESSAIS LA LETTRE VOLÉE

UN SANG D'ÉCRIVAIN

Luc Dellisse



Cet ouvrage a été réalisé avec le concours
de la Fédération Wallonie-Bruxelles.



© 2019 ANTE POST a.s.b.l.
responsable des éditions de La Lettre volée
146 avenue Coghén, B-1180 Bruxelles
Website : <http://www.lettrevolee.com>

Conception graphique : Casier/Fieuchs

UN SANG D'ÉCRIVAIN

Luc Dellisse

« J'exerce avec patience, dans la clandestinité, un métier déjà assez déshonorant ainsi sans qu'il faille en parler ; un métier suprêmement dangereux, difficile, héroïque : on doit au moins lui laisser ce mérite-là. Pour moi le cas se trouve encore simplifié par la réalité la plus dure : les livres tels que mes limites me contraignent à les publier ne me rapportent pas un sou. »

HENRY JAMES, lettre à R. L. Stevenson,
5 août 1893

L'écriture a compliqué mon existence, terriblement. Tout ce qu'elle comporte de décalage avec le monde a joué contre moi. C'est ma faute bien sûr. J'aurais pu ne pas m'en mêler. Je me serais très bien débrouillé dans une vie ordinaire, sans tracer un seul mot.

Un métier solide, sans pari sur le langage, m'aurait évité de grands tourments. Le commerce, la finance, étaient faits pour moi. Le jeu des chiffres m'a toujours réussi. J'aurais vécu mes émotions en temps réel.

J'aimais explorer ma mémoire, régler mon regard, fixer mes visions, relier les images, enchaîner les mots, revenir sur des lieux et sur des idées pour y distinguer les métamorphoses. De même j'aimais marcher dans le froid, nager dans la mer, être amoureux même quand l'amour n'était pas tout à fait partagé, regarder les façades des maisons et imaginer la vie qui s'y déroulait, et les espaces cachés, et les jardins. Le monde visible était mon domaine, et l'invisible y tenait.

En outre, j'aimais lire, partout, tout le temps et surtout, le plus vite possible. J'avais découvert que la lecture rapide, et mieux encore, la lecture ultra-rapide, était la meilleure façon de saisir une œuvre de quelque importance dans toute son ampleur. Lire au galop, lire tendu vers la suite, et derrière la suite, vers la fin, était selon moi la perfection de la lecture. Et que le livre fasse cent pages, ou mille, n'y changeait rien. Il fallait faire le tour du monde, à travers le fracas des signes : alors seulement, je saurais.

Plus tard, à la cinémathèque, en voyant le Salaire de la peur, j'ai

découvert ce qui m'a paru le double paradigme de la lecture. Deux camions chargés de nitroglycérine doivent emprunter, à un moment de l'intrigue, une route extrêmement chaotique, « en tôle ondulée ». Il n'y a que deux façons de franchir cette épreuve sans faire sauter toute la cargaison, et les chauffeurs avec elle. Soit avancer lentement, très lentement, mètre après mètre, pour éviter de produire le moindre sursaut. Soit se lancer à fond de train, le plus vite possible, en sorte que le camion, volant au-dessus des dénivellations, évite les cahots mortels de la route. Chacun des deux véhicules va adopter une solution différente, malgré l'incompatibilité de ces deux variables indépendantes. Une chose est sûre, en tout cas. La vitesse moyenne, cinquante kilomètres à l'heure, vingt lignes à la minute, sera fatale.

6

On peut parcourir minutieusement, sur la pointe des pieds, un poème, un texte rare, une phrase savante, et en tirer tout le suc. Ce n'est pas sans bénéfice – à condition d'avoir l'esprit patient. Tout au contraire peut-on lire plus vite que la mer qui monte comme un cheval emballé. On échappe de la sorte au péril des fausses profondeurs. Mais si on veut pratiquer le trot paresseux de la flânerie, on est voué à ne capter rien de l'essentiel. On intègre alors le club des gens qui ont essayé de lire Proust ou Meredith et qui n'ont pas accroché. Tout grand roman a pour enseigne : « Je suis rapide ou rien. »

J'ai ainsi beaucoup lu. Plus, je crois, que la plupart des gens. Les chiffres, qui sont les chiffres de mon cœur, quand je les reconstitue, sont effarants. Des stèles de papier imprimé qui montent jusqu'au ciel. Rien ne me rebutait. J'avais la chance de lire comme on respire, littéralement. Adolescent, durant les vacances et les week-ends, je lisais de l'aube à la nuit, longue plage radieuse que ne coupaient que l'heure des repas et une rapide promenade, le nez au vent. Plus tard, j'ai organisé ma vie autour de deux axes, l'amour et la lecture. Le reste devait se glisser dans les interstices, car il n'y avait pas vraiment de place pour lui.

Lire était pour moi une fonction naturelle, qui remettait les pendules à l'heure après le détraquage des journées furtives et des obligations scolaires. Elle ne me demandait aucun effort, aucune énergie. Au contraire elle me reposait, elle me décantait. Elle filtrait mon espèce d'âme.

Je me consolais des chagrins minuscules de ma vie en fréquentant

des hommes et des femmes plus sages, plus remarquables et plus véridiques que mes contemporains réels. C'était un luxe coûteux. Il m'a souvent fait perdre le sens du combat. Mais enfin, j'étais un heureux misérable. Et puis la métamorphose a eu lieu.

Par quel accident de parcours le plaisir de lire et le tourment de l'écriture se sont-ils un jour télescopés ?

L'histoire de ma vie est celle de ce changement de régime, qui s'est produit quand j'étais au milieu du gué. Tout en a été bouleversé.

Au début, j'écrivais sans vouloir écrire. Je jouais à des jeux d'écriture, parce que le langage écrit m'était familier. Par exemple, j'aimais bien les formes fixes, qui donnent aux paragraphes organisés en minces rectangles une impression de solidité artisanale, d'équilibre des parties, de croisements de courants invisibles. Les alexandrins que je croyais de nature mécanique, me découvraient au compte-gouttes les combinatoires sans fin de leurs douze syllabes.

D'autre part j'étais tenté de leur donner une modernité d'allure et de ton qui tournait le dos au symbolisme, à la fois trop précieux et trop vague pour mon goût. Beaucoup de ceux que j'ai griffonnés alors, et perdus depuis longtemps, avaient une intention sexuelle – non parce qu'ils étaient érotiques, mais parce qu'ils cherchaient à être clairs et nacrés comme une fontaine de jouvence. Je n'avais pas le sentiment de pratiquer la poésie, mais la versification, et dans l'usage à la fois nonchalant et cinématographique que j'en faisais, il y avait peut-être une dimension visuelle et vécue plus forte que je n'imaginais.

Ces vers, en m'imposant leur rythme, me faisaient sentir, encore confusément, qu'il y avait un effet plus large et plus utilisable par moi, quoi que je fasse du langage, même simplement parler, ou écrire sans lyrisme immédiat : une prosodie de la prose, sans limite d'espace ou de genre, une façon de prendre le langage comme moyen de captiver la vie. Et quand je me suis mis vraiment à écrire, longtemps plus tard, car on n'échappe pas à son vertige, qui est notre désir profond mais en sommeil, tout était encore là, comme un écran en veille, qui n'attendait que le déclic.

Je m'amusais aussi à imaginer quelques récits rapides, où mon double vivait des aventures compliquées que je ne m'expliquais pas tout à fait,

et que je scrutais comme à travers une glace déformante. Il me semblait que quand je serais plus avancé dans la vie, je comprendrais ce que j'avais voulu faire. Mais l'amour, les études, le mariage, le métier, les premières armes, m'ont transporté plus vite et plus loin que je ne voulais, et j'ai cessé d'écrire de la même façon que j'ai cessé de pratiquer la plongée sous-marine : parce que d'autres urgences s'étaient emparées de moi.

Il m'arrivait d'y repenser, à l'écriture, comme à l'Antiquité, comme à l'Atlantide, comme à une vie que j'aurais connue avant ma naissance, dans une sorte de métempsychose à l'envers, et dont je me souvenais sans que rien ne m'y rattache : sauf un très vague regret.

8 Ce regret était souvent traversé d'éclairs. L'époque productive et perdue qui s'éloignait très vite de moi, comme un astéroïde, m'envoyait régulièrement des preuves de son existence, sous la forme de bribes de poème que j'avais écrits, de phrases que j'avais scandées, jadis, dans le tourment tranquille de l'adolescence. Elles s'étaient incrustées dans ma mémoire et avaient pris, en se détachant de moi, une sorte de densité et de nécessité qui me rendaient joyeux, mais étranger.

En somme, en devenant, à distance, lecteur de moi-même, depuis que je n'écrivais plus, je facilitais sans le savoir la transition plus brutale qui se préparait.

Lire est facile, nonchalant, soutenu, joyeux, philosophique, patient, rayonnant, d'un mouvement accéléré. Écrire est tendu, crispé, impatient, maladroit, discontinu, anxiogène, disparate, chatoyant, et ne vous mène nulle part de bien défini. Un gouffre sépare ces deux spécialisations.

Pourtant, l'écriture n'est possible que parce qu'elle est nourrie par la force profonde, immergée, du génie de la langue, tel qu'il se cristallise dans les grandes œuvres et dans les grandes époques du trésor natal.

On ne devient pas écrivain par hasard. L'enfance, la mémoire, l'exil, l'absence, la différence jouent un rôle imprévisible et pourtant déterminant dans la métamorphose. Mais au-delà de ces conditions élémentaires, il y a un facteur incontournable : il faut avoir été lecteur.

Je ne pense pas qu'avoir connu la guerre, et l'amour, et le drame, et les crises, et la faim, et la soif, soit du moindre pouvoir pour prati-

quer un art qui consiste à produire de fugitives lueurs d'éternité avec les mots. Mais la révélation d'une œuvre majeure, d'une langue à son zénith – ce qu'elle n'est jamais dans la vie courante, et ne s'obtient que par une grâce efficace – produit un déclic qui peut mettre le feu aux poudres, s'il survient au plus mauvais moment de la paresse, quand par une dangereuse après-midi d'été, une grande voix du passé rencontre un état d'ébriété créatrice, sensuelle et terriblement présente : alors, l'opération physique élémentaire a lieu.

Donc, je retardais, en lisant, relisant, notant, me souvenant, le moment de passer à l'acte. Je savais que tant que j'étais tout entier dans les livres d'autrui, les écoutilles de l'écriture restaient fermées. Il n'y a pas de transition naturelle et toute tracée entre ces deux façons de circuler dans la jungle des mots. Il faut une secousse, un remuement.

J'étais encore sur le bord de la rive, lisant de près, n'écrivant que de loin, quand la chose s'est produite. Cette chose qui s'appelle l'amour et qui m'était inconnue. Je n'en connaissais que les simulacres, qui me suffisaient amplement. Une passion rapide, profonde, totale, déchirante, n'entraît pas dans mes plans. Une beauté pure, blessée, lointaine, tendre, inlassable, rapide, cruelle, douce de la douceur du feu, c'était la souffrance délicieuse, infernale. L'amour-passion ne me tentait pas : j'ai été aspiré. Ces choses-là servent à vous révéler l'absolu ou à vous tuer. Elles vous tuent, en un sens. On ressuscite. Quand je suis revenu à la vie, entre l'écriture et moi, il n'y avait plus d'obstacle.

J'ai commencé à écrire dans un vif sentiment d'impunité. J'écrivais pour rendre possible le monde, la perception du monde, non en moi, mais autour de moi. C'est l'existence d'autrui qui me paraissait douteuse. Depuis le départ de quelqu'un, tout était dépeuplé. Sans le recours aux mots, le vide régnait. Aux mots je recourais donc, tôt le matin, tard le soir. Il ne fallait surtout pas que cela se sache, mais cette dissimulation était l'enfance de l'art. Ce que j'avais à dire n'avait rien de grave, mais supposait l'existence de la littérature, qui en apparence avait disparu. Écrire, donc, pour moi, c'était être clandestin.

Au jour le jour, j'ai vécu caché. L'écriture me contraignait à une existence déguisée, mais il me suffisait de mener de front une double vie pour échapper aux sanctions ordinaires : le déni, la solitude affec-